

et reprendre sur son dos le chemin d'Arpajon, où je crains que nous n'arrivions bien tard ce soir. Je veux vous remettre entre les mains de vos parents.

Quelques instants après, nos voyageurs parlaient comme ils étaient venus, et firent la route fort heureusement.

V.

LES SORCIERS.

Transportons-nous à quelques mois plus tard. L'hiver se faisait sentir dans les campagnes. La terre était couverte de neige et de glaçons. Les animaux, comme les hommes, souffraient de l'âpreté de la froidure.

Le soir, toutes les chaumières étaient soigneusement fermées. D'énormes paquets de broussailles, jetés dans le foyer, ranimaient un moment dans

la salle basse une chaleur qui ne tardait pas à se dissiper.

Pierre, Jean, Antoine, Claude et d'autres pâtres, qui ne se quittaient jamais, étaient assis sur des escabeaux autour de la cheminée, et devisaient des nouvelles du jour. Ils attachaient un grand intérêt à l'objet de leur conversation.

— J'ai entendu dire aujourd'hui, dit Claude, que toutes les brebis du père Delphin, vous savez, le vieux métayer du sire de Roquebrune, étaient mortes ou malades.

— Ah bah ! dit Pierre ; contez-nous donc ça.

— Vous conter ça ! reprit Claude ; eh ! ne voyez-vous pas que c'est quelque sort qu'on aura jeté sur ces brebis ?

— Un sort ! dit Jean ; ça suppose généralement des sorcières, et je n'en ai jamais vu.

— Oh ! il n'en faut qu'un pour faire bien du mal, dit le vieux Rainaldy ; j'ai entendu raconter dans ma jeunesse des choses qui nous faisaient trembler de tous nos membres, des choses qui vous feraient frissonner encore aujourd'hui.

Pendant ce colloque, qui promettait les histoires les plus terribles, des histoires où l'absurde prend

la place du vrai, et n'en cause pas moins d'épouvante, les escabeaux s'étaient rapprochés les uns des autres ; ils tremblaient, ou plutôt leurs maîtres tremblaient de ce qu'ils allaient entendre.

— Voici ce que je puis vous dire, dit le vieux Rainaldy, en faisant le signe de la croix ; d'abord, il n'y a pas de sorcières sans sabbat, c'est une chose certaine. Qu'est-ce que le sabbat ? me direz-vous. C'est l'assemblée des démons, des sorcières et des sorcières, dans leurs orgies nocturnes. Car c'est toujours pendant la nuit, comme les voleurs, que ces honnêtes gens tiennent leurs conciliabules. On s'occupe au sabbat à faire ou à méditer le mal, à donner des craintes et des frayeurs, à préparer les maléfices, en un mot à célébrer des mystères abominables.... Le sabbat se tient habituellement dans un carrefour isolé ou dans quelque lieu désert ou sauvage. Moi qui vous parle, je l'ai vu en marche vers la rivière de Truyère, au bas du village de Courlande, dont les sorcières n'osent approcher....

— Vous avez vu le sabbat, père Rainaldy ? interrompit Pierre avec une expression de terreur.

— Je l'ai vu comme je vous vois à cette heure... C'était un cortège dans lequel figuraient toutes sortes d'oiseaux, des oies, des canards, des poules noires, qui descendaient du côté de Fontanes. C'étaient autant de sorciers et de sorcières qui m'invitaient à les suivre. Mais ils m'avaient pris pour un autre. Je tins bon et me signai par trois fois, et la troisième fois, le signe du chétien mit en déroute tous ces adeptes du démon, qui prirent la fuite en poussant des cris affreux. Au reste, chaque pays, chaque mode. Le lieu qui sert à ce rassemblement impie reçoit une telle malédiction, qu'il n'y peut croître ni herbe, ni autre chose. Les nuits ordinaires de la convocation du sabbat sont celles du mercredi au jeudi, et du vendredi au samedi.

— Tiens, interrompit Pierre, c'est aujourd'hui mercredi, et...

— C'est donc un de leurs jours de réunion. Les sorciers et les sorcières portent une marque qui leur est imprimée par le diable; cette marque, par un certain mouvement intérieur qu'elle leur cause, les avertit de l'heure du ralliement. En cas d'urgence, le diable fait paraître un mouton

dans une nuée pour rassembler son monde en un instant. Dans les circonstances ordinaires, lorsque l'heure du départ est arrivée, après que les sorciers ont dormi, ou du moins fermé un œil, ce qui est d'obligation, ils se rendent au sabbat, montés sur des bâtons ou sur des manches à balai, oints de graisse d'enfant; ou bien des diables subalternes les transportent, sous des formes de boucs, de chevaux, de chats noirs ou autres animaux. On a remarqué que la forme de l'âne, animal qui porte une croix sur le dos, n'est jamais employée dans ces circonstances. Quand les sorcières s'éloignent pour monter sur le manche à balai qui doit les porter au sabbat, elles répètent plusieurs fois ces mots : *Emen hêtan ! emen hêtan !* qui signifient, dit-on : *Ici et là ! ici et là !* On dit que les sorcières d'Italie ont toujours un bouc qui les attend pour les emporter. Elles ont coutume, comme les nôtres, de sortir généralement par la cheminée. Lorsqu'on est arrivé au sabbat, la première chose qu'il faut faire est d'aller rendre hommage à maître Léonard, le grand nègre, président des sabbats. Il est assis sur un trône infernal, ordinairement sous la figure d'un grand bouc,

ayant trois cornes, dont celle du milieu jette une lumière qui éclaire l'assemblée; quelquefois sous la forme d'un levrier, ou d'un bœuf, ou d'un tronc d'arbre sans pied, avec une face humaine fort ténébreuse, ou d'un oiseau noir, ou d'un homme tantôt noir, tantôt rouge. Mais sa forme favorite est celle du bouc. Alors il a ordinairement sur la tête la corne lumineuse; les deux autres sont au cou. Il porte une couronne noire, il a les cheveux hérissés, le visage pâle et troublé, les yeux ronds, grands, fort ouverts, enflammés et hideux, une barbe de chèvre, les mains comme celles d'un homme, excepté que les doigts sont tous égaux, courbés comme les griffes d'un oiseau de proie, et terminés en pointes; les pieds en pattes d'oie, et une longue queue comme celle d'un renard. Léonard a, dit-on, la voie effroyable, une gravité superbe, avec la tenue d'une personne mélancolique, et porte toujours sous la queue un visage d'homme noir, visage que tous les sorciers baisent en arrivant au sabbat. Léonard donne ensuite un peu d'argent à tous les sorciers; puis il se lève pour le festin, où le maître des cérémonies place tout le monde selon son rang, mais

toujours un diable à côté d'un sorcier. S'il faut en croire quelques sorcières, la table est fort bien servie; la nappe en est dorée; on y sert toutes sortes de mets recherchés, avec du pain et du vin délicieux. Mais le plus grand nombre de ces femmes ont déclaré, au contraire, qu'on n'y sert que de hideux crapauds, de la chair de pendus, des petits enfants morts sans baptême, et du pain fait de millet noir. Pendant le repas, on chante des choses abominables; et quand le repas est terminé, on se lève de table, on adore le grand maître; puis chacun se divertit comme il l'entend. Les uns dansent en rond, ayant un chat pendu au derrière. D'autres rendent compte des méchancelés qu'ils ont faites, et ceux qui n'ont pas fait assez de mal sont punis. Des sorcières répondent aux accusations des crapauds qui les servent; quand ils se plaignent de n'être pas bien nourris par leurs maîtresses, les maîtresses subissent un châtimeut. Les correcteurs du sabbat sont de petits démons sans bras, qui allument un grand feu, y jettent les coupables et les en retirent quand il le faut. Ici, on fait honneur à des crapauds, habillés de velours rouge ou noir, portant une sonnette au cou et une

autre aux pieds. On les donne aux sorcières qui ont bien mérité des légions infernales. Là, une magicienne dit la messe du diable pour ceux qui veulent l'entendre. Ailleurs se commettent les plus révoltantes et les plus honteuses horreurs. Il en est qui forment des quadrilles et des danses avec des crapauds, vêtus de velours et chargés de sonnettes. Ces divertissements condamnables durent jusqu'au chant du coq. Aussitôt qu'il se fait entendre, tout le sabbat est forcé de disparaître. Alors le grand nègre, qui n'est autre que Satan en personne, les congédie, et chacun retourne chez soi. Telle est à peu près ce qui se passe ordinairement dans l'inférieure solennité du sabbat. J'ai entendu dire là-dessus des choses vraiment merveilleuses et toujours dégoûtantes; ce qui est un signe bien certain de la réprobation divine.

En finissant ce récit diabolique, le vieux Rainaldy se tordait sur son banc; une froide transpiration annonçait combien ces souvenirs lui étaient pénibles, lui faisaient horreur. Chacun des jeunes pâtres, les yeux fixés sur lui, dévorait pour ainsi

dire ses paroles à mesure qu'elles tombaient de sa bouche.

— Je pourrais, ajouta le vieux Rainaldy, je pourrais vous entretenir encore des lutins, des feux-follets, des loups-garous. Les lutins sont, dit-on, des démons qui ont plus de malice que de méchanceté. Ils portaient ce nom, parce qu'ils prenaient quelquefois plaisir à lutter avec les hommes. On m'a dit que les feux-follets étaient les âmes des enfants morts avant le baptême. Quant aux loups-garous, vous savez tous que ces sortes de gens sont des sorciers que le diable lui-même transforme en loups, et qu'il oblige à errer dans les campagnes avec des hurlements qui y répandent la terreur.

L'ami Pierre ne perdait pas une seule de ces paroles; il n'avait point envie de dormir, quoique la veillée fût déjà avancée. On voyait à toute sa pantomime qu'il avait grand envie de parler à son tour.

— Je pourrais dévoiler ici, dit-il, ce que je sais : c'est qu'à n'en plus douter, nous avons dans le village un sorcier, un suppôt du diable....

— Fais-nous le connaître, Pierre, dit le père Rainaldy.

— Je le connais bien ; mais je ne veux pas qu'on m'accuse de dénonciation, d'autant plus que le coupable est un de nos compagnons de pâturage. Parbleu ! vous le connaissez tous ; je suis sûr que son nom erre sur toutes les lèvres. Vous ne devinez pas ?

— Tu veux encore parler du petit Gerbert, dit Rainaldy ; je crois que tu te trompes, Pierre.

— Oui, je me trompe, voyez-vous ça ! reprit Pierre ; vous qui êtes à la charrue tout le long de la journée, vous ne pouvez l'avoir étudié comme moi, le petit sournois. Aussi ne suis-je pas étonné de le voir si bien captiver les bonnes grâces de tout le monde, des religieux du monastère de Saint-Gérauld, celles de notre sire d'Arpajon, celles enfin de M. le comte d'Auvergne. Cela n'est pas du tout naturel, voyez-vous. Il emploie sans doute quelque charme magique pour produire sur tous les esprits cette sorte de fascination. Toutefois, il n'a pu en imposer par tous ses sortilèges au brave seigneur de Roquebrune, qu'on m'a dit fort irrité contre lui, à cause de la perte de ses brebis, qu'il

attribue, avec une apparence de raison, au petit chevrier de notre village.

— Une apparence de raison, dit Jean, est loin quelquefois d'être une raison capable de porter la conviction dans les esprits. Juger d'après les apparences me semble d'une absurdité révoltante ; car enfin ce n'est pas juger. C'est condamner sans jugement.

— Jean a bien raison, reprit Rainaldy d'un grand sang-froid ; Pierre se trompe, à moins qu'il n'ait d'autres preuves à fournir.

— J'en fournirai, s'il le faut, devant la justice ; je ferai voir, dit Pierre, que ce petit pâtre, dont l'orgueil est insoutenable, est un de ces mystérieux esprits dont Rainaldy nous entretenait tout à l'heure, et qui ont l'art de renverser toutes les lois de la nature et de faire sortir même les ombres des morts de leurs tombeaux. Que signifient, je vous le demande, tous ces caractères inconnus, indéchiffrables, qu'on lui voit tracer du matin au soir ? Me prouvera-t-on que tout ce grimoire est aussi pur, aussi saint que l'Évangile ? Que j'aie demandé, moi ou n'importe quel autre, à entrer

parmi les pages de M. le comte d'Auvergne, on verra comme je serai accueilli....

— Ne serait-ce pas la jalousie qui te ferait parler ainsi? dit Rainaldy. Ce ne serait pas bien, tout de même.

— Jalousie ou non, reprit Pierre en colère, on verra si je ne dis pas la vérité.

— Comment cela? dit Jean avec toutes les marques de l'étonnement.

— Comment! repartit Pierre; eh! crois-tu donc que le sire de Roquebrune va laisser là cette affaire? Oh! non; il est trop irrité pour cela; il va la poursuivre d'ailleurs dans l'intérêt général; car il n'est bon pour personne que nous ayons des sorciers parmi nous, que nous soyons sans cesse exposés à leurs mauvais tours, sans cesse menacés de voir périr nos bêtes, manquer nos récoltes, ou périr nos parents les uns après les autres. Il faut faire un exemple, sans quoi....

— Ah! tu dis qu'il faut faire un exemple, dit Rainaldy de son air le plus sévère, et tu veux qu'on le fasse sur un de tes camarades, sur un jeune enfant que nous avons tous vu naître! C'est bien mal à toi....

— Un camarade! repartit Pierre; ce n'est pas vrai; car il ne prend jamais part à aucun de nos jeux; il est toujours enfoncé dans ses calculs diaboliques, et c'est encore ce qui le condamne. Il n'est pas naturel qu'un jeune enfant de son âge, qui ne connaît que le jeu, soit toujours plongé dans les études et ait constamment les yeux fixés sur les astres....

— Pierre, dit Jean, on a cinq doigts dans la main qui ne se ressemblent ni pour la taille, ni pour la grosseur; ils nous servent à des usages différents. Diras-tu aussi que cela n'est pas naturel? Tu ne voudrais pas sans doute faire ainsi le procès au Créateur de toutes choses?

— Je sais ce que je veux dire, repartit Pierre; l'arrêt que rendra le sire de Roquebrune sera une justification. Nous verrons, nous verrons! ajouta-t-il avec un sourire méchant.

— Qu'y a-t-il donc, Pierre, dit Rainaldy? Tu en sais donc plus que tu ne veux en dire? Il s'est donc passé ici quelque chose que nous ignorons?

— Je vais vous parler en toute sincérité, dit Pierre; écoutez-moi avec attention.

A ces paroles, toutes les interruptions se con-

tinrent. Qu'allait dire Pierre? Quelle révélation allait-il faire? C'était là ce que chacun se disait, sans faire part aux autres de ses pensées.

— Pas plus tard qu'hier, dit Pierre, je faisais paître mes vaches dans le pré qui touche au bois de la grande chasse; j'étais seul et commençais à m'ennuyer beaucoup de cette solitude, lorsque je vois tout à coup s'arrêter devant moi un coursier de bataille qui hennissait et qui piaffait en même temps, de manière à m'étourdir.

— Est-ce qu'il était seul, ce cheval de bataille? dit Antoine.

— Bestias! peux-tu me demander cela? répondit Pierre. Alors notre conversation aurait bientôt tari, par cette raison que je n'entends pas le langage des chevaux. C'est pour le coup que je serais sorcier! Non, ce cheval portait son cavalier, et ce cavalier était... devinez qui, si vous pouvez.

— Eh! c'était le petit Gerbert qui allait peut-être au sabbat, dit Antoine.

— Nenni, tu n'y es pas, mon ami Toinou.

— C'était peut-être le père Ambroise, dit Jean, qui revenait pour achever sa tournée chez les seigneurs du voisinage.

— Non, c'était mieux que cela, dit Pierre d'un air malicieux, et paraissant tout ravi d'intriguer son auditoire.

— Alors c'était M. le comte d'Auvergne en personne, dit curieusement le vieux Rainaldy.

— Ce n'était ni le petit Gerbert, que je n'appellerais pas un cavalier; ce n'était non plus ni le père Ambroise, ni le valeureux comte d'Auvergne. Au moins aucun de ceux-là ne m'aurait fait peur, car ils n'ont fait de mal à personne; j'en excepte le surnois de Gerbert, dont je ne répondrais pas.

— Mais enfin, qui était-ce que ce cavalier? dit la vieille Catherine, qui tournait son rouet et ses fuseaux à peu de distance du foyer, d'où une bûche de sapin vert jetait une lueur bleuâtre dans toute la salle.

— Eh bien! curieuse, je vais vous le dire: c'était ce bourru de Roquebrune que nous n'aimons ni les uns ni les autres, parce que généralement il est dur aux pauvres gens, parce que c'est un pillard d'églises, et qu'il usurpe souvent le droit de chasse et de pêche, et parce que aussi, pour permettre qu'on fasse cuire le pain dans ses fours banaux, il est d'une âpreté intolérable; tan-

dis que, nous autres, pauvres serfs, nous laissons bien paître ses chevaux et ses cavales dans nos prés. « C'est moi, Pierre, qu'il me dit d'une voix bien radoucie; je viens te demander avis dans une affaire qui me touche. Mes brebis périssent toutes, et l'on a lieu de croire qu'en haine de leur maître, on leur a jeté quelque mauvais sort. — Ça se pourrait bien, messire, lui dis-je; il y a par ici des gens que nous en croyons bien capables, et, s'il faut les nommer, je le ferai bien volontiers. — Tu me feras plaisir en les nommant, Pierre; il est juste de savoir si tes soupçons s'accorderont avec les miens; car j'en ai aussi des soupçons, vois-tu? » En prononçant ces paroles, le sire de Roquebrune me regardait à travers la visière de son casque d'une étrange façon qui me faisait trembler. Il est si méchant cet homme-là! Je m'empressai donc de lui dire : « Sire, vous voulez parler sans doute de notre camarade Gerbert, qui garde ses chèvres tout là-haut. — Oui, me répondit-il; c'est un petit drôle sur le compte de qui je n'ai que de très-mauvais renseignements, et qui doit m'avoir joué plus d'un tour. — Oh! c'est lui, messire, qu'il faut inquiéter, c'est à lui qu'il faut de-

mander des nouvelles de vos brebis. — Tu crois? me dit le baron. — Je le crois fermement, répondis-je; car il en sait plus qu'il n'est gros. — J'aime ton assurance, me dit le sire de Roquebrune. — Je dois ajouter, dis-je encore, messire, que c'est un petit orgueilleux, qui est fier de ce qu'il appelle sa science, et qui croit bien qu'il en sait plus que tout le monde. — C'est bien cela, dit le sire de Roquebrune; je crois comme toi, et si tu veux m'aider, je veux l'accuser de la mort de mes brebis, et le condamner à mon tribunal, avec l'agrément, toutefois, du seigneur baron d'Arpajon, que je vais demander aujourd'hui même, par égard pour les juridictions. — Seigneur, vous croyez qu'il vous le donnera? dis-je à voix presque basse. — Si je le crois, répartit le sire de Roquebrune en mettant la main sur le pommeau de son épée; je voudrais bien voir qu'il me refusât une demande si légitime! — C'est que le petit Gerbert est son Benjamin; notre seigneur le protège et l'a recommandé à notre excellent comte, M. le comte d'Auvergne. Et puis il est si bon naturellement, que je doute qu'il consente volontiers à voir traduire Gerbert devant votre tribunal, et pour cause de sorcellerie

encore.... — Ne t'inquiète pas de cela, et promets-moi de venir déposer quand tu en seras requis. — Je suis tout à votre service, messire, et soyez persuadé que je ferai de mon mieux pour vous satisfaire. — A la bonne heure ! Pierre, c'est convenu, me dit le sire de Roquebrune. Sois sûr que tu me retrouveras en temps utile. Adieu. » Aussitôt il m'a quitté et a fait galoper son cheval du côté du manoir d'Arpajon.

— Je serais curieux, dit Jean, de savoir comment sa demande aura été accueillie.

— Oh ! repartit Pierre, les loups ne se mangent pas entre eux ; c'est ce qui me rassure.

— Oui ; mais le seigneur d'Arpajon est-il un loup ? et pourtant il a le bras assez fort pour se défendre des loups, crois-le bien. Allons nous coucher, car il est tard, répondit Jean en fermant la porte. Bonsoir, la compagnie !

VI.

LE SIRE DE ROQUEBRUNE.

Le fier sire de Roquebrune, en quittant Pierre le pâtre, avait piqué des deux pour se rendre au manoir d'Arpajon, manoir simple et modeste comme le maître qui l'habitait.

Quand il arriva, il trouva le noble baron se promenant sous l'ombrage de quelques tilleuls qui commençaient à fleurir. Il mit pied à terre, attachant son cheval à un arbre, jusqu'à ce qu'un homme